

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Que l'on parte pour les eaux ou pour la campagne, qu'importe ! il faut partir : l'usage le veut ainsi, et il serait de mauvais ton de rester à Paris au delà de la fin de juin. Aussi n'est-il question, de tous côtés, que de préparatifs de départ. Les toilettes de ville n'étant plus d'actualité, nous ne nous occuperons désormais que des toilettes destinées aux villes d'eaux et aux plages maritimes les plus élégantes, où la fantaisie règne en souveraine et où se révèlent les plus audacieuses innovations de l'élégance féminine.

A la mer, tout est permis en fait de toilettes, depuis le costume de molleton le plus rustique jusqu'aux robes les plus légères et les plus vaporeuses. Dans les villes d'eaux, le luxe des toilettes est un peu plus soutenu, et il est d'usage de s'habiller chaque jour à l'heure de la musique. Ces toilettes se rapprochent beaucoup de celles qu'on rencontre à Paris, soit au bois de Boulogne de cinq à sept heures, soit le soir aux concerts des Champs-Élysées.

La mode n'a jamais été aussi variée que nous la voyons cette saison, et nous ne saurions l'accuser de despotisme, car elle laisse toute liberté à l'initiative personnelle.

Formes de costumes, de robes, de confections et même de chapeaux offrent un si grand choix, qu'il est impossible de ne pas trouver ce qui convient à chaque conformation et à chaque type de beauté ;

les costumes unis se portent aussi bien que ceux qui sont extrêmement ornements : c'est pure affaire de goût ; les couleurs foncées ont autant de succès que les teintes claires, et les tissus épais que les plus légers. Donc, rien d'absolu pour cette saison où toutes les créations se montrent coquettes et séduisantes.

Jusqu'aux costumes de voyage qui ont un aspect plus coquet que de coutume. On les fait généralement en mohair anglais ; la jupe ornée d'un seul haut volant plissé, ou de trois petits

bordés de chaque côté d'un biais de foulard ou de taffetas écossais ou à damier noir et blanc ; polonaise demi-ajustée, serrée à la taille par une ceinture de cuir russe à motifs d'argent oxydé, et petit carrick à trois collets ; revers des manches, poches, collets et bas de la polonaise bordés d'un écossais ou d'un damier pareil à celui de la jupe. — Foulard assorti sur le chapeau de paille anglaise, enveloppé d'un voile de gaze. — Nous recommandons ce costume comme étant fort agréable à porter en voyage par les chaleurs ; mais, par les temps sombres et pluvieux, il faut préférer les costumes de laine beige ou de drap léger imperméable.

Les costumes de pluie, qui ne se portent jamais à la ville par cette raison que les élégantes ne sortent jamais quand il pleut, sont indispensables aux eaux. Quel que soit le temps, il faut bien aller boire son eau et prendre son bain, et ils rendent alors de grands services. On en fait de très-comfortables en drap léger imperméable, mais on peut le remplacer par la capote russe, à patte boutonnée derrière, qui semble définitivement adoptée par les femmes les plus élégantes. Elle a supplanté le classique waterproof devenu par trop vulgaire.

En costumes élégants, nous recommanderons certaines toilettes de foulard d'une coquetterie irrésistible, en toutes teintes les plus nouvelles de deux tons, ou bien composées d'une jupe unie, d'une tunique rayée en foulard Surah aux reflets changeants, avec corsage ou cuirasse de foulard uni et manches rayées. On fait, en ce genre, de véritables merveilles de goût et d'élégance, que l'on complète par des dentelles blanches dépassant les plissés ou volants qui ornent les tuniques.

Quoiqu'elles aient été battues en brèche par nos grands couturiers, les tuniques se portent cette saison et se porteront encore longtemps ; elles rendent de trop grands services aux



P. N° 213. — CHAPEAU THÉO.

Modèle de mesdames Moreau Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

femmes économes pour qu'elles puissent se décider à y renoncer. En effet, avec plusieurs tuniques et quelques jupons, on peut varier ses toilettes et paraître fort élégante sans faire de dépenses exagérées.

Quand il ne fait pas trop chaud, les robes de faille et cachemire de deux tons dans les mêmes teintes ont toujours beaucoup de distinction. Nous citerons en ce genre, un costume du meilleur goût, ainsi composé : jupe ras-terre en faille couleur tabac, garnie dans le bas de cinq petits volants, froncés et à tête; polonaise très-ajustée, en cachemire de teinte plus claire, complètement unie, boutonnée devant et harmonieusement drapée derrière; manches de faille, de même nuance que le jupon. Toute l'élégance de ce costume, d'une grande simplicité, consiste dans la forme, qui doit être irréprochable et mouler la taille dans la perfection.

Les toilettes habillées, en gaze de Chambéry, barège, dentelle ou fine mousseline anglaise, doivent être ornées devant de coquillés de dentelle et de nœuds de rubans formant jabot. Ces robes légères, ainsi que les riches tuniques brodées, se porteront aux soirées des casinos en renom.

Pour les bals d'été, beaucoup de robes de mousseline blanche, brodées ou garnies de hautes valenciennes, sur dessous de faille blanche ou de couleur. L'avantage des toilettes blanches, c'est qu'il est facile d'en varier l'aspect en changeant les ceintures et les fleurs. Comme nous le disions dernièrement, les cuirasses de couleur produisent aussi un charmant effet sur les robes blanches; elles amincissent et font nouveauté.

Des broderies à profusion, voilà ce que veut la mode; non-seulement les costumes en sont surchargés, mais les jupons et les pantalons sont ornés de hautes broderies anglaises, qui semblent devoir supplanter les guipures et autres garnitures.

Le luxe des bas surpasse tout ce qu'on peut imaginer; non-seulement ils doivent être assortis à chaque toilette, mais on les ornemente de riches broderies de couleur. Le bas blanc ne se porte plus, et c'est le bas de couleur, de soie ou de fil, qui l'a supplanté. Il faut reconnaître qu'il est bien joli avec le soulier à barrettes.

LOUISE DE TAILLAG.

Description de la planche P. n° 215.

(Voy. page 301.)

Chapeau en paille belge. La passe, évasée autour du visage, est garnie de velours noir sur lequel est posée une légère guirlande de boutons de marguerites et de coquelicots. Un large biais de velours noir et un de faille mais entourent la calotte, et forment des coques en dessous d'un bouquet de marguerites et de coquelicots.

Description de la planche coloriée n° 1150.

TOILETTES DE PLAGE TRÈS-HABILLÉES. — 1. Robe de gaze de Chambéry blanche à rayures satinées; la jupe bouillonnée devant dans toute la longueur, garnie derrière de trois volants froncés de 30 centimètres. Tunique très-courte devant, plus longue et drapée derrière, garnie d'une ruche froncée. Corsage ouvert en châle sur corsage décolleté en dessous, colerette plissée et ruchée. Manches bouillonnées, ornées de revers et d'une manchette plissée tombante; ruban rose attaché par un nœud sur l'épaule droite retenu à la taille, retombant en ceinture et venant s'arrêter sur la hanche. Même ruban rose fixé sur l'épaule gauche par un nœud et descendant le long de la manche, sous le revers de laquelle il est retenu par un autre nœud. — Chapeau *Trianon* en paille d'Italie, à passe relevée d'un seul côté, garni de ruban rose assorti à la ceinture, d'une touffe de roses de côté et d'une aigrette de plume noire derrière.

2. Robe de foulard croisé gris clair; la jupe bouillonnée devant et unie derrière. Habit *Merveilleuse* en gaze quadrillée noire, orné d'une colerette de dentelle blanche et d'un nœud bleu, les pans de l'habit

ornés dans le bas d'une dentelle blanche surmontée d'une guirlande de fleurs et d'un nœud bleu. Manches duchesse, richement garnies de dentelle blanche et d'un plissé de gaze et de fleurs. (Voyez le dos de cet habit dans le même numéro : le dessin G. 430). — Chapeau Louis XV en paille de riz, à passe relevée avec dessous de faille bleue et plume blanche de côté.

GRANDE PRIME

DU "MONITEUR DE LA MODE"

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie}, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie} à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle *la Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

A NOS ABONNÉES

A la demande du plus grand nombre de nos abonnées, — désireux, d'ailleurs, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, — nous avons décidé de publier en supplément au *Moniteur de la Mode* (c'est-à-dire en outre des feuilles de patrons que nous donnons chaque mois) 12 TRÈS-BONS PATRONS DÉCOUPÉS, reproduisant, au point de vue pratique, les modèles publiés dans les gravures du *Moniteur de la Mode*.

Ces patrons, afin qu'ils puissent rendre de réels services à nos abonnées, seront expédiés *franco* ainsi qu'il suit : 6 dans la période comprenant les mois de mars, avril, mai et juin (c'est-à-dire 1 en mars, 2 en avril, 2 en mai et 1 en juin), et 6 dans la période comprenant les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier (c'est-à-dire 2 en octobre, 2 en novembre, 1 en décembre et 1 en janvier).

Nos abonnées se trouveront ainsi en possession d'une ample provision de patrons aux époques les plus intéressantes du mouvement des modes.

Le premier service de ce supplément, d'une incontestable utilité, se fera en octobre 1874. Nos abonnées, pour recevoir ces patrons découpés, n'auront qu'à nous adresser *franco*, en timbres-poste ou en bons de poste, la somme de 2 francs.

AD. G. ET FILS.

CAUSERIE

On va partir, on part, on est parti!... Voilà, en style lacédémonien, le bulletin du jour et le résumé des conversations qui se peuvent entendre encore dans les régions où réside la haute société parisienne. Grâce à cette désertion générale, Paris va devenir pendant quelque temps à peu près inhabitable : on cessera momentanément de parler chevaux et de vivre en quelque sorte à la course ; on ne s'occupera plus exclusivement de réceptions obligatoires, de toilettes de cérémonie, de visites officielles et intéressées. Certaines personnes y perdront, mais combien d'autres seront heureuses de pouvoir respirer un peu, de prendre, comme on dit à l'Opéra-Comique, « un instant de repos » en attendant que le retour de l'hiver ramène pour tous l'heure des travaux forcés!

A propos de réceptions officielles, nous devons une mention au dernier dîner offert par le ministre de la marine aux chefs de corps d'armée et aux amiraux. Cette fête, qui n'avait d'ailleurs rien de nautique et à laquelle assistait M. le Président de la République, a été égayée par une jolie anecdote qu'a racontée avec beaucoup de verve et de couleur locale le vice-amiral Roze.

Dans un voyage de circumnavigation, — il commandait alors une corvette, — il avait fait provision d'un certain nombre de bouteilles de chateau-margaux, qu'il buvait le dimanche, avec ceux de ses officiers invités à sa table. Un jour, M. Roze s'aperçut que le nombre de ses précieuses fioles diminuait sensiblement; il guetta, et vous ne devineriez jamais ce qu'il découvrit.

Le mousse du commandant tenait une bouteille entre ses mains, et se livrait au monologue suivant :

— Mam'zelle Margot, native de Bordeaux, prenez-vous pour légitime époux M. Auguste, natif de Lorient?

Ici un silence, et pour cause.

— Personne ne met empêchement au mariage?... Vous êtes unis.

Et de boire.

A midi, le commandant monte sur le pont, fait appeler le mousse, saisit une garçette, et le plus sérieusement du monde :

— Mam'zelle Garçette, prenez-vous pour légitime époux M. Auguste?

Et il levait le bras, prêt à frapper. Puis continuant :

— Personne ne met empêchement au mariage?

La corde allait tomber sur les épaules du mousse, qui se retourna.

— Faites excuse, dit-il, mon commandant. J'y mets empêchement, mam'zelle Garçette n'est pas ma payse.

Ce trait désarma M. Roze, qui pardonna.

M. Auguste, natif de Lorient et amoureux de mademoiselle Margot, eût été de force à deviner l'énigme que nous avons entendu proposer, l'autre jour, par un maître paillasse.

C'était à l'une des fêtes qui ont lieu dans les environs de Paris. Imaginez une agglomération de baraques, au milieu desquelles plusieurs théâtres forains ou cirques de différents genres, des chevaux de bois, des phénomènes, des musées, une femme à barbe, des orgues de barbarie, etc., etc. Tout un monde, tout un rêve!

Parmi l'agréable variété de clowns et de paillasses qui se démenaient là, un de ces derniers, ayant pour nez une sorte de betterave fendue en deux, attirait plus spécialement la foule par ses folâtres improvisations.

On sait que le maître de M. Paillasse ne se fait jamais faute de lui dire crûment : — Tu es une bête.

— Eh bien, oui, là, mon maître, répondit l'autre jour M. Paillasse, je suis une bête, un animal; tant mieux!

— Qu'est-ce à dire, impertinent?

— J'aime mieux être un animal qu'un homme. Les animaux font des choses que non pas les hommes! Voyez les taupes, par exemple. Oui, les taupes font des choses que vous êtes incapable de faire, vous et toute l'honorable société.

Inutile de dire que, là-dessus, Paillasse reçut un soufflet, à la vive satisfaction de tous les assistants.

— Allons, c'est cela, reprit-il en pleurant, vous me battez parce que j'ai raison.

— Comment! imbécile, oses-tu... Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'elles font donc, les taupes?

— Eh bien, mon maître, elles font des petites taupes, et je défie bien qui que ce soit d'en faire autant.

Les applaudissements de l'assemblée furent unanimes. Mais le meilleur, c'est qu'une grosse commère qui se trouvait là ne put s'empêcher d'ajouter, après un court moment de réflexion et d'un ton qu'il serait impossible de reproduire :

— C'est pourtant vrai, ce qu'il dit là!

Puisque nous sommes sur le chapitre des naïvetés, nous ne terminerons pas sans en rapporter une qui vaut son pesant d'or, et qui a de plus le mérite de l'actualité. Elle s'est produite, en effet, le jour de l'enterrement de Jules Janin, et nous la garantissons authentique.

Une dame qui habite Passy, non loin de la maison même où résidait l'éminent écrivain, dit à sa femme de chambre, au moment de se rendre à l'église :

— Il va y avoir bien du monde à cet enterrement; tous les gens de lettres vont y assister.

— Alors, madame, demanda la petite bonne qui a la charmante naïveté de ses seize ans (chose rare!), tous les facteurs y seront?

Ludovic SAUVEUR.

ÉCHOS DES SALONS

« On s'adonne dans la ruelle de madame la duchesse de Bourgogne à faire de l'esprit. On y a des conversations dont elle est très-contente; on y parle de logique, de rhétorique, de physique, et l'on y approfondit tout; la princesse apprenait hier à faire des arguments. On projette une académie de femmes, elle sera de quarante, il y en a déjà vingt sur la liste. »

L'idée dont madame de Maintenon se faisait ainsi l'écho, et que la mort de la duchesse de Bourgogne empêcha de réaliser, vient d'être reprise, et un groupe de femmes distinguées par l'esprit et l'éducation s'occupe d'en poursuivre l'exécution.

L'académie dont elles préparent l'établissement ne sera nullement un pendant féminin du cénacle qui siège au palais Mazarin, et la confection du dictionnaire lui sera tout à fait étrangère. Son but sera de pourvoir à l'éducation et à la culture morale de la femme. Elle examinera et mettra en pratique tous les moyens propres à arriver à ce résultat : distribution de prix, conférences, bibliothèques, écoles, maisons de travail ouvertes sous son patronage, que sais-je encore? Rien ne sera négligé par elle, et elle va jusqu'à chercher dans l'idée des cercles, appropriée à l'élément féminin, une possibilité d'action.

Partant de ce principe que si les hommes font les lois, ce sont les femmes qui font les mœurs, elle croit que l'influence de la femme doit avoir une prépondérance considérable dans la régénération de notre pays, et la mission qu'elle se donne est de régler et de diriger cette influence.

On voit qu'il n'y a rien dans ce programme à critiquer pour le bonhomme Chrysale, et que l'académie en question n'est pas une œuvre de pédanterie, mais une œuvre humanitaire.

La guerre civile qui a désolé Paris n'a que trop tristement montré à quel point la femme, en France, a besoin qu'on s'occupe d'elle; son rôle dans l'insurrection a été pire que celui de l'homme. On la trouve au fond de toutes les atrocités qui ont été commises, et elle y participe non-seulement par la tête, mais par le bras.

Le champ s'ouvre donc vaste devant le projet en formation, et les aristocratiques individualités mondaines qui s'en occupent auront bien mérité du pays si elles arrivent seulement à réaliser le quart du programme qu'elles se sont tracé, si elles guérissent le mal qui les afflige sans tomber dans un excès contraire.

La signature du contrat de mariage de mademoiselle Marie de Fitz-James avec le comte de Miramont a été entourée d'un éclat exceptionnel. Tous les princes d'Orléans, actuellement à Paris, avaient tenu à marquer leur estime aux deux familles que réunit ce mariage en venant signer au contrat. Le maréchal de Mac-Mahon et la duchesse de Magenta sont également venus à l'hôtel de Fitz-James, et sont repartis en poste pour Versailles.

L'exposition de la corbeille et des cadeaux reçus par la jeune fiancée n'était pas la partie la moins attractive de la réunion. Parmi les bijoux, les perles réunissaient surtout les suffrages. On remarquait une bague ornée d'une grosse perle, avec souvenir de mademoiselle Marie Say à son amie mademoiselle Marie de Fitz-James.

A Grosbois, le mariage de mademoiselle de Wagram avec le comte Guy de Turenne d'Aynac a également amené une série de réceptions. Le mariage a été célébré jeudi de la semaine dernière, et le cadre où a eu lieu la cérémonie lui prêtait un cachet seigneurial tout à fait à part.

Ces diverses réunions sont venues accentuer une évolution de la mode qu'il importe de noter. Les retroussis et les paniers ont vécu. On relève les jupes, on les drape des façons les plus ingénieuses, on les bouillonne, on les agrément de plissés, mais on n'y annexe plus les pouffs que vous savez. Trianon a perdu la vogue.

L. SPORT.

LA VIE PARISIENNE

Le bois de Boulogne est en train de donner ses dernières représentations. Encore quelques jours et ses habitués l'auront fui pour porter leurs pas sur les bords de la mer ou autour des sources à la mode. Les équipages à sensation, qui le sillonnent, seront remplacés par des voitures de louage, pleines d'étrangers en veston et de provinciales à l'air effaré, et il aura perdu sa physionomie élégante. Il restera une promenade fort enviable, mais il ne sera plus le Bois.

En attendant, ses heures *in extremis*, de cinq à sept et le soir après dîner, sont pleines de charme, de poésie, et même d'attrait philosophique. Elles vous offrent, en effet, au souffle d'une brise tiède et chargée de parfums, sous les feux du soleil qui s'éteint ou des étoiles qui s'allument, cette comédie, aux cent actes divers, qui s'appelle la comédie du marchepied. Vous en connaissez le canevas : du trottoir à la voiture, il n'y a que la distance du marchepied. La donnée est simple, comme vous le voyez, et cependant elle contient toute la vie.

N'est-ce pas, en effet, à parvenir à ce marchepied que se consume l'existence? Que d'efforts n'entasse-t-on pas pour y arriver! Que de peines ne prend-on pas pour s'y maintenir! Actions sublimes ou méfaits sans nom, tout ce qui fait l'honneur ou la honte de l'humanité a pour principe la question du marchepied. Allez au bois et regardez autour de vous : aucun

personnage ne manque à la pièce. Tout le répertoire de la comédie humaine est sur l'affiche.

..

Un mot que le *Charivari* garantit authentique.

Un astronome, membre du Bureau des longitudes, a deux enfants : un garçon et une fille, qu'il préfère assurément aux planètes les plus inconnues.

Le petit garçon brise tous ses joujoux, la fille est plus conservatrice que M. de Kerdrel et gémit des actes de son jeune vandale de frère.

L'autre soir, on regardait, du balcon de la maison de campagne, Phœbé la blonde qui en était à son premier quartier.

— Oh! vois donc, papa, s'écrie avec humeur la petite fille, la lune à laquelle il manque un morceau!... C'est mon frère qui l'aura cassée, bien sûr!

..

La naïveté se trouve parfois ailleurs que chez les enfants.

Un soldat, qui avait une permission de quarante-huit heures, voyageait la semaine dernière, sur la ligne de l'Ouest, avec un prêtre auquel ses devoirs spirituels laissaient le loisir de venir visiter Paris.

Le soldat, par habitude, jurait à tout bout de champ.

— Mon ami, lui dit doucement le prêtre, vous allez en ce moment tout droit en enfer.

— Ça m'est bien égal, répliqua le militaire, j'ai un billet de retour.

..

Madame X... avait prié une ancienne cuisinière, qui s'est mariée chez elle et qu'elle a gardée longtemps, de lui chercher une remplaçante...

La remplaçante trouvée :

— Croyez-vous qu'elle me satisfera? demanda madame X... à son ancienne cuisinière.

— Je l'espère, madame, reprit celle-ci; d'ailleurs, en entrant chez madame, elle saura sur quel pied danser : *je lui ai dit tous les défauts de madame.*

A. Z.

JULES JANIN

Nous avons dit déjà quelle perte a faite en Jules Janin l'Académie française, et avec elle le monde des lettres. La goutte, cette maladie dont il souffrait depuis si longtemps, l'a terrassé au moment où, non content d'avoir traduit *Horace* en prose, il rêvait à le traduire en vers.

Né à Saint-Étienne le 24 décembre 1804, il débuta, sous la Restauration, au *Figaro*, que dirigeait alors Lepoitevin Saint-Alme. De là, il passa à la *Revue de Paris*, puis à la *Quotidienne*, aujourd'hui l'*Union*, et fonda le *Journal des enfants*. Un roman sombre et fatal, *L'Âne mort et la femme guillotinée* (1829), mit son nom en évidence, et cette même année il publia son premier article au *Journal des Débats*, où il est resté quarante ans. Il y racontait la fête offerte, au Palais-Royal, au roi de Naples.

Duvicquet, qui occupait le feuilleton théâtral de la feuille des Bertin, ayant pris un congé à la suite des événements de 1830, Jules Janin fit l'*interim* de ce feuilleton avec un tel succès qu'il en devint, en 1836, le titulaire définitif. Il se faisait remarquer par une verve intarissable et parfois un peu étourdie. Se mettant volontiers en scène, il commit même la faute, en 1841, de faire le récit de son mariage et des premiers jours de son bonheur, ce qui lui valut de cruelles plaisanteries de la

part de ses confrères. Mais, grâce à une solide instruction littéraire, il n'en sut pas moins conserver l'attention du public, et celui-ci lui confirma gracieusement le surnom de « prince des critiques », qu'il s'était arrogé lui-même en un jour de belle humeur.

Depuis longtemps, l'éminent écrivain avait rendu publiques ses aspirations à l'Académie française : il se présenta à différentes reprises; l'un de ses échecs, en 1865, eut même un certain retentissement. Ce ne fut qu'en 1870 que la docte Compagnie l'admit dans son sein, en remplacement de Sainte-Beuve. Sa réception, ajournée par les événements, eut lieu le 9 novembre 1871. Un fauteuil spécial avait été préparé pour ce « prince des critiques » que travaillait la goutte, et il lui avait été permis, contrairement aux règlements, de lire son discours sans se lever. On pouvait prévoir déjà que le terme de sa carrière approchait.

Jules Janin avait voué à la famille d'Orléans un dévouement inébranlable. La première fois qu'il était allé aux Tuileries chez le duc d'Orléans, conduit par Alexandre Dumas, il était en redingote. En se retirant, il eut un mot charmant :

— Ma foi! monseigneur, dit-il au prince, puisqu'on me reçoit si bien ici, je vais me commander un habit.

Amateur de livres, — lui qui en a tant lu et tant écrit, — studieux jusqu'au dernier jour, collectionneur infatigable, Jules Janin laisse une bibliothèque précieuse qu'il a léguée à sa ville natale. Elle comprend six ou sept mille volumes, parmi lesquels il y a des exemplaires uniques. De tous les ouvrages importants qui ont paru depuis cinquante ans, pas un ne manque à l'appel. Tous sont imprimés sur papier de luxe, car les auteurs et les éditeurs, connaissant le goût de Janin, faisaient tirer exprès pour lui des exemplaires d'amateur qu'on reliait magnifiquement, et qu'on offrait ensuite au « prince des critiques », enrichis de dédicaces en prose ou en vers.

La lecture de ces dédicaces, dont quelques-unes sont de véritables préfaces manuscrites, est tout ce qu'il y a de plus curieux, car elles viennent des écrivains les plus célèbres du siècle : Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Chateaubriand, Villemain, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, George Sand, Alexandre Dumas et cent autres.

En outre, Jules Janin ayant reçu un grand nombre de lettres des personnages les plus distingués de son temps, avait placé sous la couverture de chaque volume une lettre de l'auteur du livre. C'est ainsi qu'un exemplaire de *Jocelyn*, qui lui avait été donné par Lamartine, contient, outre la dédicace, quatre pages manuscrites du grand poète.

La bibliothèque de Saint-Étienne va donc posséder un double trésor : collection de livres, collection d'autographes. Combien d'or faudrait-il pour payer une pareille richesse !

Robert HYENNE.

LES CACHEMIRES

Le pays de Cachemyre (Indoustan), d'où viennent ces fameux châles, aujourd'hui à la mode en Europe, tire son plus grand revenu de la vente de ces tissus célèbres.

La seule ville de Cachemyre possède seize mille métiers, occupant chacun trois ouvriers.

Un châle d'une qualité supérieure exige une année entière de fabrication, tandis que l'on en fait six à huit d'une espèce commune dans le même espace de temps.

Pour peu que ces tissus soient compliqués ou d'une qualité superfine, on n'en fait pas plus d'un quart de ponce dans une journée, quoique trois ouvriers y travaillent à la fois.

Les châles dont les dessins sont compliqués se font par pièces

séparées, sur différents métiers; par exemple, on fabrique ici la pièce unie du milieu, là les bordures; mais il arrive rarement que ces pièces se rapportent exactement dans leur grandeur.

Le métier à fabriquer les châles consiste en un châssis de bois. Les ouvriers qui y travaillent sont de deux à quatre. Il n'en faut que deux pour les châles unis, et l'on se sert d'une navette longue et étroite, mais pesante. Les châles de couleurs variées sont faits avec des aiguilles de bois; il y a une aiguille séparée pour chaque couleur, et dans ce cas on n'emploie pas la navette. L'opération est très-lente par cette raison.

L'oustaud, ou chef des ouvriers, surveille constamment les hommes qui travaillent sous ses ordres. S'ils ont à copier de nouveaux modèles, il leur indique les figures, les couleurs, les fils qu'ils doivent mettre en œuvre, et leur en présente le modèle dessiné sur un papier. Quoique l'envers du châle soit toujours en dessus, l'oustaud ne se trompe pas sur les détails les plus minutieux.

Les gages de l'oustaud sont de six à huit pences par jour (18 à 24 sous). La journée d'un ouvrier ordinaire varie d'un à quatre pences (3 à 12 sous).

Quand les marchands en gros commandent beaucoup de châles à la fois, ils louent un certain nombre de métiers qu'ils font opérer sous leurs yeux. Ils se procurent aussi de la laine filée et teinte et la font tisser dans leur maison.

Quand les châles sont fabriqués, le marchand les porte à la douane pour les faire estampiller, et paye un certain droit, suivant la qualité et la valeur de la pièce. L'officier du gouvernement en porte, d'ordinaire, l'estimation au-dessus du prix véritable. Le droit s'élève à un cinquième du prix.

La plupart des châles s'exportent sans avoir été lavés et tels qu'ils sortent du métier. La raison est qu'à Umritzir on a, pour cette opération de lavage, un procédé meilleur que celui des Cachemyriens.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la laine dont on fait les cachemires ne se trouve pas dans le pays. Les chèvres qui la produisent ne se rencontrent qu'au Thibet et dans la Tartarie. La plus blanche et la plus chère se vend, à Cachemyre, de dix à vingt roupies (25 à 50 fr.), par poids de douze livres.

Il serait difficile de déterminer exactement la quantité de châles par année; mais comme il existe seize mille métiers, en supposant qu'il sorte annuellement cinq châles par chacun d'eux, le montant total doit être de quatre-vingt mille châles par an.

Ulysse SAVOY.

DU HAUT DE LA MURAILLE DE PARIS

A LA NUIT TOMBANTE

L'Occident était blanc, l'Orient était noir;
Comme si quelque bras sorti des ossuaires
Dressait un catafalque aux colonnes du soir,
Et sur le firmament déployait deux suaires.

Et la nuit se fermait ainsi qu'une prison.
L'oiseau mêlait sa plainte au frisson de la plante.
J'allais. Quand je levai mes yeux vers l'horizon,
Le couchant n'était plus qu'une lame sanglante.

Cela faisait penser à quelque grand duel
D'un monstre contre un dieu, tous deux de même taille;
Et l'on eût dit l'épée effrayante du ciel
Rouge et tombée à terre après une bataille.

(L'Année terrible.)

Victor Hugo.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 430).

1. Robe de foulard croisé gris-perle, traine unie, bouillonnée devant avec quilles de chaque côté également bouillonnées et remontants. Dos de l'habit *Merveilleuse* en gaze de soie noire quadrillée. Cette confection est ajustée comme une polonaise à basques courtes garnie de deux rangs

de paille de riz garni de fleurs, de ruban assorti à la robe et d'une plume posée de côté et rejetée derrière.

2. Costume de petit garçon de trois à cinq ans en drap gris clair; jupe écossaise plissée à bouffettes de côté; veste à plastron, demi-cintrée



TOILETTE DE PLAGE (HABIT MERVEILLEUSE)

Modèles de M^{me} Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

de dentelle blanche et de flots de ruban retombant en ceinture derrière; nœuds de ruban sur les côtés des pans de l'habit et guirlande de fleurs au-dessus de la dentelle; collerette double et montante; manches à coude, garnies dans le bas d'un volant de dentelle et d'un plissé. — Chapeau

déroulé, garni de deux rangs de boutons noirs, boutons aux revers des manches; col anglais. — Chapeau marin bordé et garni de ruban de soie noire. (Voyez notre gravure de mode coloriée n° 1150 et la planche de patrons annexée à ce numéro pour le devant de l'habit MERVEILLEUSE).



Jules David

A. Leroy, imp. r. des Math. 66

Del. Goussier & Fils Ed. Paris

1150

LE MONITEUR DE LA MÔDE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de M^{me} Du Riez, s. Mallevy, s. Modes de M^{me} Seguin, s. des Colonnes, s.
 Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, s. Jupons et Courseurs de P. de Plument, s. Vivienne, 33.
 Parfums de la M^{me} Violet, B. des Capucines, 12.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goussier & Fils No. 20, Henrietta Street Corner Garden W. 1.

Le corsage en moulin anglais; la jupe
est à 20 centimètres de hauteur à plat
et le train de toile dans l'intervalle de



Le corsage et le haut de jupe, formant le
corps. Le corsage ouvert en châle à petit
col et à une plume terminée; plissé de
la ceinture au bas et plis, manchettes à

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 436).

1. Costume en mohair anglais; la jupe, garnie dans le bas, d'un volant de 40 centimètres de hauteur à plis creux, doubles et à tête, un nœud de ruban de faille dans l'intervalle de chaque pli. Tunique drapée

d'un haut plissé retenu par une barrette boutonnée. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée, orné d'un foulard surah écossais et d'une aile naturelle de côté. Guirlande de roses en dessous,



TOILETTES DE VILLE

en plis creux et boutonnée de côté, formant tablier devant et écharpe nouée derrière. Corsage ouvert en châle à petit plastron devant, boutonné de côté avec plissés remontant; plissé de mousseline à l'intérieur, petites basques courtes et plates, manches à coude, ornées dans le bas,

2. Jupe de faille, garnie dans le bas d'un volant froncé, surmonté d'une tête tuyautée et d'un biais de crêpe indien, brodé et soutaché. Tunique dentelée, brodée en crêpe indien, drapée de côté et nouée derrière avec deux pans arrondis et tombants; nœuds de faille de chaque

côté avec boucle au milieu. Corsage-cuirasse mi-partie faille et crêpe indien; le plastron devant et le milieu du dos sont en crêpe indien brodé; col dentelé avec nœud derrière et hauts revers au bas des manches, ornés d'un même nœud et d'une boucle; ceinture de cuir russe artistique. — Chapeau de paille belge, à passe baissée devant et relevée derrière, torsade et nœud de foulard à pan tombant derrière sur le chignon. Guirlande de fleurs variées en dessus.

LE SALON DE 1874

Une seconde visite au Salon nous a fourni des notes dans lesquelles les portraitistes tiennent la première place.

M. Henner a eu la bonne fortune de conquérir tous les suffrages avec un naïf et charmant portrait de jeune femme. On raconte que le modèle, passant devant l'atelier de l'artiste, entra chez lui au bras de son mari. M. Henner, accablé de commandes, refusait poliment le travail inattendu qui lui arrivait, lorsqu'il fut frappé de l'arrangement général du costume; il promit enfin, à la condition expresse que rien n'y serait changé, On résista, mais il fallut céder. De là vient que nous avons pu voir en peinture une vraie toilette de visite de l'hiver 1873-74. Rien n'y manque: la fourrure, un pardessus de velours, et même le parapluie sans prétention. Une cravate, d'un bleu un peu céleste, a été nouée autour du cou pour mettre d'accord le bleu des yeux, au regard tout franc, avec le bleu des gants qui emprisonnent les mains. Nous n'avons pas vu, au Salon, de portrait plus sincère et plus personnel que ce doux et gracieux type de la colonie alsacienne.

Jetons un voile sur le portrait de la duchesse de Luynes et de ses enfants par M. Cabanel, en qui l'on ne reconnaît plus le maître d'autrefois, et saluons au passage la gracieuse figure de madame Judic, l'artiste aimée des Bouffes. M. Piot-Normand l'a parée de toutes les grâces de sa palette, et la robe de velours noir dont elle est vêtue, loin d'assombrir la charmante physionomie de l'artiste, n'en fait que mieux ressortir la fraîcheur et l'éclat.

La peinture officielle était représentée au salon carré par un portrait du maréchal Mac-Mahon, signé René Princeteau, qui fut sans doute resté inaperçu si ce n'eût été l'image du président de la République.

M. Healy, de Boston, élève de Gros, a exposé un excellent portrait de M. Thiers, devenu la propriété de M. Washburne, et un portrait non moins réussi du sympathique ministre des États-Unis à Paris.

Un joli modèle, mademoiselle Scalini, a fourni à M. Chaplin l'occasion d'offrir une fois de plus aux yeux du public une de ces œuvres dont on se plaît à admirer la grâce un peu mièvre, la fraîcheur de coloris, la touche à la fois délicate et brusquée.

M. Alexis Pérignon a très-habilement peint, sous les traits de mademoiselle Schneider, *la Grande-Duchesse de Gêrolstein*, mais nous préférons de beaucoup le charmant portrait de jeune fille (mademoiselle B...), que le jeune artiste a exposé. Rien de plus vaporeux, de plus idéalement chaste, de plus candidement poétique, que cette gracieuse enfant enveloppée dans sa robe de mousseline blanche.

Si l'amour de la couleur locale avait été banni du reste du Salon, on l'eût sûrement retrouvé dans la peinture polonaise de M. Jean Matejko: *Batory, roi de Pologne, devant Pskow*. Il y avait là un déploiement de talent — et de couleurs — extraordinaire, et qui pourtant nous a laissé froid: c'était trop de faste pour si peu d'espace.

Ce qui, en revanche, nous a saisi et profondément ému, ce sont *les Bodeurs de nuit* et *le Mont-de-Piété*, de M. Munkacsy. C'est là de la peinture réaliste énergiquement faite; les sujets en sont tristes, mais supérieurement observés et rendus.

M. Lehoux, à qui le ministre de l'instruction publique a cru devoir décerner le prix du Salon (création nouvelle), a représenté *le Martyre de saint Laurent*. C'est une composition grande par le cadre, mais dont l'idée est étouffée et les personnages mal disposés. M. Lehoux a grand besoin de voyager.

Mentionnons, en terminant ce qui se rattache à la peinture, trois épisodes empruntés à l'histoire de la dernière guerre: *Combat sur une voie ferrée*, de M. Alphonse de Neuville, l'œuvre capitale peut-être du Salon; *Une visite aux avant-postes*, de M. Henri Dupray: le général Ducrot et l'amiral La Roncière-le-Noury reconnaissant, au petit jour, la position du Bourget; enfin *Charge du 9^e régiment de cuirassiers dans le village de Morsbroun*. Ce dernier épisode, on ne peut plus dramatique et vigoureusement traité, nous a moins satisfait que les précédents, mais il y aurait injustice cependant à le passer sous silence.

Parmi les nombreux dessins que nous avons passés en revue, ceux de M. Bida doivent être cités en première ligne: *le Départ*, *le Repos*, *la Porte de Bethléem*, ont la finesse, la précision, l'observation des mœurs évangéliques qu'il a mises en scène.

MM. Lalanne et Allongé excellent dans les paysages au fusain, qu'ils manient en maîtres. M. Lalanne, dont nous avons loué dernièrement l'exposition particulière, a (*Au bord d'un étang*), des feuillages et des plantes exubérantes de sève; M. Allongé, de riches pâturages où les bestiaux pullulent.

M. Cadart, l'intelligent et actif éditeur des aquafortistes, s'adonne lui-même à l'eau-forte; *la Plâtrière* qu'il a exposée, se faisait remarquer entre toutes par la finesse de la gravure. Autour de lui, et continuant le mouvement de renaissance imprimé, il y a une dizaine d'années, à l'eau-forte, par MM. Ch. Jacques, Méryon et Bracquemont, nous avons remarqué les envois de plus d'un habile graveur: mademoiselle Niel, qui continue dans son sens féminin l'œuvre puissante de Ch. Méryon; M. A. Lançon, MM. Léon Gaucherel, Waltner, dont l'œuvre mélangé de burin et de morsure est brillant et distingué; Boilvin, Edmond Hédouin, Masson, Martial, et tant d'autres dont les noms nous échappent.

Madame la baronne Nathaniel de Rothschild a tenu à marcher en tête des aquarellistes; ses vues prises dans les Basses-Pyrénées, le pays basque et l'Espagne, sont l'œuvre distinguée d'une véritable artiste.

L'éloge de M. Appian, qui a exposé deux paysages recueillis dans l'Ain, n'est plus à faire, et nous terminerons purement et simplement cette nomenclature en mentionnant, à côté des envois de MM. Collette et Edmond Morin, celui de M. Fr.-Alexandre David: *la Convoitise*, d'après Cottin, (faïence), composition charmante et à bon droit remarquée.

En résumé, après avoir parcouru rapidement le salon, nous en sommes arrivé à cette conclusion: qu'on a pu y trouver beaucoup de joli, rien ou presque rien d'absolument beau. Du talent à foison, de l'inspiration point. Un pas gigantesque dans le métier, mais dans le métier seulement. Un effort visible pour arriver à l'exécution parfaite, mais l'imprévu nulle part. En sortant de là, nous avons emporté quelques impressions agréables, auxquelles nous eussions préféré quelque grand souvenir.

Robert HYENSE.

LE MENDIANT

(Nouvelle.)

I

LES DEUX COUSINES

Il est peu de pays en France qui aient aussi bien conservé leur physionomie particulière que la presqu'île de Crozon, située à l'extrémité du département du Finistère. L'étranger s'y fait difficilement comprendre; les routes y sont rares, le sol rebelle à la culture, sauf quelques parties où la terre végétale qui recouvre le roc atteint une certaine profondeur. Des surfaces couvertes de genêts et d'ajoncs, des landes revêtues de bruyère, quelques champs de seigle et de blé noir, des arbres clair-semés, mal venus, courbés par les vents d'ouest, des rochers aux formes bizarres et sauvages: tel est l'aspect de la presqu'île. Les loups y sont nombreux et prélèvent chaque année un large tribut sur les chiens et le chétif bétail des cultivateurs.

Un rameau des montagnes Noires la traverse et va mourir à la pointe de la Chèvre; la pente de ces collines, aux aspects variés et pittoresques, conduit au sud à la baie de Douarnenez, au nord à la rade de Brest.

Le rivage de celle-ci, moins abrupt que l'autre, est cependant presque partout privé de grèves et dresse au-dessus des flots de noires et hautes falaises.

C'est à la mer que le pays doit ses sites imposants; c'est aussi elle qui procure à la population sa principale ressource: sans la pêche, la vie y serait encore bien plus dure, et, quand elle manque, la misère sévit cruellement.

Le petit port de Lanvéoc, sur la rade près du fort du même nom, est le principal centre de cette industrie.

Par une belle soirée de juillet, les pêcheurs y rentraient. La mer, alors dans son plein, était unie comme un miroir; pas un souffle ne l'agitait; au nord brillaient les lumières de Brest étagées en amphithéâtre; la fertile plaine de Plougastel et la pointe de l'Armorique qui la termine étaient noyées dans la brume; à l'ouest, derrière l'île Longue, la presqu'île de Kélern montrait la sombre muraille de ses rochers gigantesques; les voiles blanches des barques se balançaient sur la rade.

Deux jeunes filles, debout sur le rivage, contemplaient ce spectacle, qui conservait son charme même pour des yeux familiarisés avec la splendeur du panorama; elles étaient à peu près du même âge, et toutes les deux portaient le gracieux costume des femmes de la côte, mais leur beauté étaient d'un genre bien différent.

Les traits de l'une exprimaient surtout la douceur, laissaient deviner une nature délicate et rêveuse, mieux préparée aux jouissances d'une vie intime et recueillie qu'à la lutte et aux orages. L'autre était plus grande et plus forte; les lignes du visage étaient plus accentuées; ses yeux noirs, abrités par d'épais sourcils, indiquaient une volonté tenace, un caractère indépendant; sa bouche, un peu épaisse, trahissait une tendance à l'orgueil et au dédain. D'une beauté plus virile que sa compagne, elle n'avait pas le charme pénétrant qui s'attachait à celle-ci.

— Yvonne, dit la première, je t'ai promis une confidence, veux-tu l'entendre?

— Parle, Marie, je t'écoute.

— Te souviens-tu de ce jeune homme qui vint l'an dernier passer la belle saison tout près d'ici?

— Oui, je m'en souviens; on l'appelait, je crois, Adolphe

Glandas; il vint avec les hirondelles, il partit avec elles; personne ne savait qui il était.

— Moi je le sais.

— J'aurais dû m'en douter. Il te faisait assidûment la cour, Marie; étranger dans le pays, il n'était sans doute pas fâché de trouver un emploi à ses loisirs. Il me semble même que tu l'encourageais.

Marie rougit, mais ne fit pas attention à l'insinuation peu aimable que renfermaient les paroles de sa compagne.

— Ce fut le hasard qui me le fit rencontrer, reprit-elle; j'étais allé passer la journée chez ma marraine, madame Kerautem. Il était tard lorsque je repris le chemin du logis. Les sentiers traversent des landes sauvages, des champs de genêts et d'ajoncs, au milieu desquels je disparaissais tout entière; les anciens parlent de choses terribles qui se sont passées de ce côté; je ne suis pas brave, et j'avais entendu raconter ce jour-là des histoires effrayantes; j'avais peur et n'avançais qu'en tremblant, m'attendant toujours à voir une ombre se dresser devant moi ou un loup sortir des fourrés. Tout à coup je restai clouée à ma place; deux yeux ardents étaient fixés sur moi; je ne me trompais pas, c'était un loup occupé à dévorer un chien de ferme qu'il venait d'étrangler. Ma folle terreur ne dura pas longtemps; un coup de feu retentit à quelques pas, et le loup s'éloigna en poussant des hurlements de douleur.

— N'ayez pas peur, me dit une voix très-douce, il a son compte, il n'ira pas loin.

C'était l'étranger; il me proposa de me reconduire, et nous cheminâmes ensemble jusqu'à la maison. Mon père m'attendait à la porte; il le retint et fut bientôt captivé par le charme de sa conversation. Tu sais comme mon père aime à évoquer ses souvenirs de marin, comme son regard et sa voix s'animent quand il raconte ses histoires d'autrefois. L'étranger était initié à tout ce qui concerne la vie maritime; il en connaissait les termes, les habitudes, le langage; il avait dans ses voyages rempli sa mémoire d'une foule d'anecdotes que mon père écoutait avec un vif intérêt; c'était un plaisir pour lui de se reporter vers cette époque de sa vie qu'il regrette toujours, et moi je prêtais une oreille charmée à leurs récits. Il revint souvent et passa bien des heures avec nous près du rivage. Souvent il accompagnait mon père à la pêche; au retour, la soirée se prolongeait tard auprès de l'âtre, où flambaient les branches de genêts. Le temps s'écoulait vite dans ces interminables causeries; mais, faut-il le dire? j'étais surtout heureuse quand le hasard voulait que nous nous rencontrions seuls. Ses idées, ses goûts, étaient en harmonie avec les miens. Lorsqu'il me parlait de la façon dont il entendait le bonheur, lorsqu'il me retraçait en termes éloquentes les charmes de la vie intime, je croyais entendre l'écho de mes propres pensées. Il aimait les arts, il aimait les poètes; sa voix prenait des inflexions d'une douceur infinie quand il me citait les vers de Brizeux, ces délicieuses idylles imprégnées des senteurs de nos côtes et du parfum sauvage de nos landes.

— A quoi bon te laisser entraîner à ces décevantes rêveries, puisqu'il devait partir?

— Oui, il devait partir, mais c'était pour revenir dans le pays qu'il avait adopté. Il formait des projets d'avenir auxquels il m'associait. Il se proposait de réaliser sa fortune et de la consacrer à des entreprises dont le succès ne lui paraissait pas douteux. Il avait remarqué une petite anse très-propice pour y établir un réservoir de poisson; il ne s'agissait pas seulement pour lui de spéculations avantageuses, il se proposait de donner de l'occupation à une foule de malheureux sans travail, de répandre l'aisance dans le pays.

— Il me disait: « Ma femme aura un beau rôle à jouer dans mes projets: vous convient-il, Marie? » Et je l'écoutais, la joie dans l'âme, car je l'aimais et me réjouissais à la pensée que je

pourrais contribuer à soulager des infortunes dont j'avais le spectacle sous les yeux.

— C'était une belle espérance, Marie; reste à savoir si elle se réalisera.

— Il va revenir, s'il n'est déjà arrivé. On l'a vu à Brest; il doit apporter avec lui toutes les pièces nécessaires à notre mariage. Yvonne, tu seras ma demoiselle d'honneur.

— Ainsi le résultat te paraît certain.

— Pourquoi douterais-je? J'ai sa parole, et mon père a consenti.

Yvonne laissa échapper un sourire d'incrédulité qui n'était exempt ni de dédain ni d'amertume.

— Ah! dit-elle, ton père a consenti?

— Oui, à condition que le passé et la situation d'Adolphe soient bien établis par des preuves qui ne laissent pas subsister un doute.

— Il a raison; la fille de M. Pornic, un des notables du pays, dont la famille compte depuis longtemps parmi les plus considérées de la côte, a le droit d'être difficile. S'il ne s'agissait que de moi, ce serait différent.

Marie fut frappée de l'accent amer dont furent prononcées ces paroles.

— S'il s'agissait de toi, ma cousine, on aurait le même souci de ton bonheur.

— Quelle plaisanterie! Comme si elle valait la peine qu'on s'occupât de sa personne, l'humble ouvrière qui va de maison en maison, de ferme en ferme, faire sa journée de couturière. Mon oncle n'a-t-il pas fait assez pour moi en se chargeant de mon apprentissage, en me donnant un lit chez lui quand je veux en profiter, une place à sa table quand je n'ai pas d'ouvrage dehors?

— Yvonne, ne sais-tu pas que tu es pour moi une sœur plutôt qu'une cousine, que je m'intéresse à ton avenir comme au mien? Yvonne, t'avons-nous donné le droit de douter de notre affection?

Yvonne conserva une attitude froide et hautaine devant ces témoignages de tendresse; sombre et silencieuse, elle laissait deviner, par la contraction de ses traits, par ses regards obstinément baissés, les sentiments orageux qui la troublaient.

— Adieu, Marie, dit-elle d'une voix sourde, il faut que je te quitte.

— Tu ne couches donc pas ici?

— Non; je dois être demain matin de bonne heure au travail chez les Salaün de Kertangui; je passerai la nuit à leur ferme.

— Et demain, reviendras-tu?

— Je ne sais.

— Yvonne, si je t'avais affligée, je ne me le pardonnerais pas.

Celle-ci protesta avec froideur et embarras contre cette supposition et s'éloigna. Marie la suivit d'un regard attristé; elle se demandait comment elle pourrait ramener la sérénité dans ce cœur livré à un trouble qu'elle ne s'expliquait pas, et se promettait de redoubler de tendresse à l'égard de sa cousine.

II

LA DÉCEPTION

Elle reprit toute pensiveness le chemin de la maison paternelle, qui, malgré sa simplicité rustique, indiquait une modeste aisance, fruit de l'ordre et du travail. La main d'une femme se révélait dans les soins qui avaient présidé à l'aménagement, dans la propreté qui régnait partout, et dans la culture des fleurs qui ornaient la partie du bâtiment tournée vers la terre.

Le père de Marie rentrait de la pêche en même temps qu'elle.

— Il se passe quelque chose d'étrange, dit-il; un commen-

cement d'incendie qu'on a heureusement arrêté vient d'éclater dans l'arsenal de Brest.

Du doigt il montra à l'horizon une colonne de fumée d'où se dégageaient de temps en temps des lucurs sinistres.

— Ce n'est pas la première tentative, ajouta-t-il; une main criminelle a essayé de faire sauter la poudrière de l'île des Morts; une trame perfide est ourdie contre nous.

Il se mit à table avec sa fille et mangea de cet appétit robuste que donne une longue course en mer.

— La pêche est bonne cette année, dit-il; le pain ne manquera pas dans les ménages de la côte.

Marie s'associa à la joie du pêcheur; il était facile de voir qu'une mutuelle tendresse unissait le père et la fille.

Pornic était le type du marin breton. De taille moyenne, plutôt petit que grand, il avait les traits vigoureusement accusés; ses yeux petits, mais vifs, indiquaient l'énergie, l'obstination; cette figure fruste et rude présentait l'expression de la bonté et de la loyauté; sa franchise, portée jusqu'à la brusquerie, était connue dans tout le pays.

Embarqué comme mousse sur un bâtiment de l'État, il avait accompagné dans toutes ses campagnes le contre-amiral Kerautem, un des officiers les plus distingués de notre marine; celui-ci l'avait toujours tenu en grande estime, et lorsque Pornic s'était retiré avec de magnifiques états de service, il avait continué à s'occuper de lui avec une affectueuse sollicitude.

Le contre-amiral possédait une grande partie des terres de la presqu'île de Crozon; il lui avait loué une petite ferme voisine de la côte, où Pornic vivait seul avec sa fille depuis que la mort lui avait enlevé sa femme. Agriculteur et pêcheur, celui-ci était activement aidé par Marie dans l'exploitation de sa ferme, dont quelques parties seules, abritées des vents de la mer, offraient un dédommagement suffisant aux travaux du labourage.

Les jours suivants s'écoulèrent sans apporter d'incident nouveau à la ferme de Pornic. Marie était profondément triste; en effet, l'étranger ne lui avait pas donné signe de vie, et cependant elle savait qu'il était arrivé; on l'avait rencontré chassant dans les landes et les fourrés qui entouraient la villa Kerautem; Marie avait vu sa barque s'éloigner vers l'intérieur de la rade. Une fois même elle avait cru distinguer à côté du jeune homme une femme dont la tête disparaissait sous le capuchon de sa mante.

Pornic fixait souvent sur elle ses regards attendris; il ne l'interrogeait pas, mais il évitait de la quitter; il laissait sa barque amarrée au rivage et se consacrait exclusivement aux travaux de la ferme. C'était le moment de la moisson, et tous les deux trouvaient amplement l'emploi de leur temps dans l'exploitation des endroits privilégiés.

Quinze jours s'étaient passés. A la fin d'une chaude journée d'été, ils rentraient ensemble, chargés de lourds paniers de fruits et de légumes destinés au marché de Brest.

La jeune fille, à peine rentrée, déposa son fardeau et, appuyant son coude sur la table, se mit à regarder avec une expression de profonde mélancolie la mer qui miroitait aux derniers rayons du soleil.

Pornic, debout auprès d'elle, l'observait en silence; il y avait une véritable noblesse dans l'extérieur de ce paysan, qui, avec son teint basané, ses longs cheveux tombant sur les épaules, son costume celtique, gardait intact le cachet des vieilles coutumes et des traditions nationales.

— Marie, lui dit-il d'une voix aussi douce que le permettait son accent guttural, j'avais espéré que le travail dissiperait ta tristesse; ton cœur est toujours en proie au chagrin; pourquoi ne me le confies-tu pas?

— Mon père, ai-je donc quelque chose à vous apprendre?

— Tu as raison ; je sais de quoi tu souffres. Ce fut un fatal hasard qui amena ici cet homme aux paroles dorées. J'aurais dû prévoir le danger pour ta jeune et crédule imagination. Mais cet étranger m'avait séduit moi-même, et la seule pensée de l'affliger m'effrayait. Puis je craignais de me laisser, à mon insu, guider par une pensée égoïste ; de chercher à éloigner le jour où il me faudrait me séparer de toi. N'es-tu pas la joie de la maison, la consolation de ma vieillesse ? Si tu n'étais plus là, le foyer serait si triste, que je repousse cette idée avec horreur. J'essayais de me raisonner, et je me disais qu'il s'agissait peut-être de ton bonheur ; je me résignais.

Il ne faisait pas un mauvais calcul en l'associant à sa destinée. Eût-il toute la fortune dont il se vantait, fût-il de noble extraction comme il le disait, tu es de celles dont tout le monde pourrait être fier. S'il n'a pas su apprécier le trésor qu'il semblait convoiter, eh bien ! tant mieux. Bénissons le ciel, qui t'a sans doute préservée d'amers regrets et qui nous a permis de connaître cet homme à sa valeur, quand il en était encore temps. Nous devons nous réjouir, car peut-être tu as échappé à un grand péril.

— A un péril, mais non à la douleur.

— La douleur, chacun lui paye son tribut. Heureux ceux qui peuvent se rendre le témoignage de ne pas l'avoir méritée. Toi, du moins, tu n'es pas de celles que l'orgueil et la jalousie détournent jamais des droits sentiers.

— De qui voulez-vous parler, mon père ?

Il ne répondit pas et entraîna sa fille au bord de la mer, sans échanger avec elle une parole.

— Depuis quand as-tu vu ta cousine ? demanda-t-il enfin.

— Depuis quinze jours.

— Il paraît qu'elle a pris en dégoût notre société.

— Ne vous irritez pas contre elle, mon père.

— Ce n'est pas de l'irritation que j'éprouve, c'est de la tristesse, presque de l'effroi.

III

LE MENDIANT

En ce moment, une voix rude et gutturale se fit entendre derrière les rochers qui formaient le prolongement de la falaise ; elle chantait en breton un de ces airs tristes et trainants dans lesquels se complaisent les peuples primitifs.

— C'est Rivoalan, dit le pêcheur ; le malheureux est encore ivre.

Un homme ne tarda pas à paraître. Il pouvait avoir cinquante-cinq ans ; il était grand et maigre comme don Quichotte ; toutefois ses membres grêles, nerveux, indiquaient une constitution vigoureuse ; sa figure était décharnée, et les os semblaient sur le point de percer sa peau bronzée par le soleil et le grand air ; une barbe grisonnante couvrait le bas du visage ; de longs cheveux tombaient des deux côtés de la tête ; sa chemise entr'ouverte laissait voir un cou de cigogne et une poitrine velue. Une de ses mains était appuyée sur un gros bâton de houx ; l'autre tenait un binou, cet instrument national des paysans bretons ; sur ses épaules pendait une longue poche de toile à deux ouvertures, ou bissac.

Sa peau de bique usée, ses vêtements en lambeaux, indiquaient la misère ; cependant il n'avait point l'attitude humble et servile qui accompagne partout ailleurs la mendicité. Dans les campagnes de la basse Bretagne, le mendiant est accueilli comme un hôte ; sa pauvreté est un titre qui lui ouvre toutes les portes et lui assure une place à tous les foyers.

— Bonjour, Pornic, dit-il avec assurance au pêcheur ; je ne te demande pas si tes affaires vont bien, je le sais ; je sais aussi que cette belle enfant répand la joie dans ta maison. Tant mieux ; le bonheur d'un vieux camarade me réjouit le cœur.

Parmi ceux du pays qui s'embarquèrent ensemble sur l'*Alicide*, nous sommes les seuls survivants ; il fait bon causer ensemble du vieux temps.

Pornic l'observait attentivement avec un mélange d'intérêt et de tristesse.

— Tu viens de loin ? lui dit-il.

— Depuis que je ne t'ai vu, je suis allé jusqu'à Lannion ; je suis revenu par le pays de Vannes ; tu sais que mon mobilier n'est pas lourd à porter ?

— Et tu es décidé à mener toujours cette vie de vagabond, à demander à la charité le pain et le gîte que le travail aurait pu et pourrait encore te procurer !

— Chacun suit sa destinée. Dieu prescrit la charité ; comment la pratiquerait-on s'il n'y avait pas de mendiants ?

Le pêcheur ne prit pas la peine de réfuter ce raisonnement paradoxal. Il introduisit silencieusement son camarade dans la maison ; Marie prit dans la huche du pain, du lard et du beurre, alla chercher au cellier une cruche de cidre et déposa le tout sur la table. Rivoalan commença par remplir son verre, qu'il vida d'un trait.

— Malheureux, lui dit le pêcheur, tu étais déjà à moitié ivre en arrivant ici ; tu es donc bien pressé de noyer ta raison ; tu ne te guériras jamais.

— La mort s'en chargera.

— Au lieu de rougir de ce vice honteux, tu ne crains pas d'en faire parade !

— L'homme n'est pas parfait ; parce qu'on est pauvre, faut-il donc se priver de toutes les jouissances ? Si j'ai trouvé une consolation à ma misère, le moyen de chasser des souvenirs pénibles, pourquoi me les interdirez-vous ? Puis, comment pourrais-je raconter les histoires qu'on me demande à la veillée, faire danser les jeunes gars et les jeunes filles, si je ne m'échauffais un peu ! Ils me disent tous : « Rivoalan, bois un coup pour nous faire ces récits qui, tour à tour, nous effrayent et nous font rire ; tu n'es jamais plus éloquent que lorsque tes yeux brillent, que ton teint s'anime. » Il faut bien que je boive.

— Il est un récit que sans doute tu ne fais jamais à ceux qui te provoquent.

— Lequel !

— Celui de la catastrophe qui t'arriva pour avoir laissé ta raison au fond des verres.

— Tais-toi, je ne veux pas que tu me parles de cela.

— Et moi, je veux t'en parler, pour t'inspirer, s'il est possible, l'horreur de la boisson, qui a fait ton malheur.

— Si j'ai continué de boire, c'est parce que je voulais l'oublier.

— L'oublier ! Tu te trompes. Tu as beau t'étourdir et faire diversion à tes souvenirs, ils te poursuivent ; il faut bien qu'ils te poursuivent pour te ramener dans les sentiers que tu n'aurais jamais dû quitter. Viens voir l'endroit où s'est accomplie la catastrophe.

Il prit par le bras le mendiant, dont les traits s'étaient couverts de pâleur et qui se laissa entraîner sans résistance, passivement, hors de la maison. Ils arrivèrent ainsi sur un point élevé du rivage ; la mer battait les rochers à leurs pieds ; ils dominaient la rade, que sillonnaient quelques barques portant une lumière à l'avant.

— Reconnais-tu cet endroit ! lui dit Pornic d'un accent solennel.

— Oui, répondit le mendiant d'une voix abattue.

— C'est là que, par ta faute, sombra ton bonheur. Rappelle-toi les détails de cette scène, car un homme de cœur ne cherche pas à oublier ses torts, mais à les réparer. Tu avais la réputation d'un brave et loyal marin ; tu avais le droit de t'enorgueillir de tes états de service, et le commandant Kerautem te por-

tait le même intérêt qu'à moi. Quand tu t'établis tout près d'ici, tu avais devant toi de longs jours de bonheur, tu avais une femme que tu aimais, et le ciel t'avait donné une petite fille qui était ton idole, la joie de ta maison. Tu trouvais dans la pêche une honnête aisance, et quand tu rentrais, tu rencontrais auprès de ces êtres chéris un ample dédommagement de tes fatigues. L'avenir te souriait; pourquoi ne savais-tu pas résister à ta passion maudite ?

Le commandant te l'avait bien dit :

Prends garde, Rivoalan, la boisson te sera fatale.

Il ne savait pas être si bon prophète. Un jour, tu dois t'en souvenir, c'était un samedi, la mer était un peu houleuse, tu avais ramené à plusieurs reprises ton filet chargé de poisson; tu étais content; aussi, avant de rentrer, tu t'étais arrêté à Kélern, et là tu avais souvent vidé ton verre. Quand tu repris le chemin du bourg, tu étais ivre, et ta main ne savait plus guider l'aviron. Une barque légère venait à ta rencontre; elle contenait ta femme, qui, inquiète de ne pas te voir rentrer, était allée au devant de toi avec la petite. La nuit était déjà épaisse; tu allas heurter la frêle embarcation, qui, prise en travers, chavira; tout disparut dans les flots; tu ne reconnus même pas le cri d'angoisse qui, poussé par ta femme, domina le bruit du vent et des vagues, mais tu connus ton malheur quand tu rentras dans ta maison déserte.

Le mendiant restait morne, les yeux hagards; le souvenir du passé se dressait devant lui dans toute son horreur.

— Le surlendemain, reprit Pornic, ta femme seule fut conduite au cimetière, accompagnée de tous les pêcheurs du pays, qui te maudissaient.

— Oui, on ne dit que sur elle les prières des morts; l'Océan avait gardé l'enfant.

— Qu'en sais-tu? Es-tu bien sûr qu'elle n'ait pas été sauvée, que des amis n'aient pas veillé sur elle ?

— Pourquoi alors m'aurait-on laissé en proie au désespoir? Pourquoi ne m'aurait-on pas rendu la pauvre petite, qui, seule, pouvait me rattacher à l'espoir et à la vie ?

— Pourquoi? La folie s'était emparée de toi, et tu y ajoutas les fumées de l'ivresse; tu vendis aussitôt tout ce que tu possédais; pour étouffer ta douleur, tu te livras à une ivresse abrutissante; tu perdis le goût du travail et commenças cette existence de vagabond à laquelle tu es resté fidèle. Le commandant te vit; rappelle-toi ses paroles.

Il arrive souvent, te dit-il, que ceux qui passent pour morts ont échappé au naufrage; il peut se faire que ta fille ait survécu à la catastrophe.

L. COLLAS.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Toutes les fantaisies les plus séduisantes de la mode, riches garnitures de robes, costumes et confections, se trouvent en très-grand choix à la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin n° 6.

Le comptoir des gants captive tout d'abord l'attention: gants de Saxe de toutes les longueurs, pour la ville et les soirées, se distinguent par la fraîcheur de leurs nuances et la souplesse de leur peau; sans nuire cependant au succès du gant Joséphine, qui reste la propriété exclusive de cette maison de premier ordre. Une immense variété de cravates, de ceintures et de nœuds attire ensuite les regards par les plus riants couleurs.

Les parures de lingerie de la *Ville de Lyon* ont beaucoup de distinction et d'élégance, ainsi que les fichus de blonde espagnole perlée de jais ou d'acier bleu. On trouve des costumes complets en ce genre, composés de la tunique nouée derrière et de la petite veste demi-ajustée et sans manches; n'oublions pas non plus des manches, pèlerines et mantelets de toutes formes, constellés de perles brillantes.

Il faut signaler également à l'attention des femmes de goût une col-

lection de voilettes aux formes les plus nouvelles, pour chapeau de ville, de voyage et de campagne.

Quant aux passementeries de la *Ville de Lyon*, ce sont les merveilles du genre; mates ou perlées, elles se composent de galons, de franges et de motifs détachés, exécutés avec une perfection remarquable.

A cette époque de départs pour la campagne, nous recommanderons particulièrement les boîtes de passementerie complète de la *Ville de Lyon*, qui contiennent tous ces objets indispensables à la tenue irréprochable de la toilette des femmes du monde.

— Il ne faut s'occuper maintenant que des chapeaux de voyage et de campagne, eux seuls étant de saison désormais.

Si les chapeaux nouveaux de madame SÉGUIN ont obtenu un si grand succès ce printemps, nous devons prédire la même vogue aux récents modèles de cette femme de goût, qui possède si bien le sentiment de la véritable élégance. Madame Séguin a le rare mérite de ne jamais se tromper; il lui suffit d'un coup d'œil rapide pour se rendre un compte exact de ce qui convient à chaque physionomie; personne ne sait poser une fleur avec plus de goût juste à l'endroit voulu, ni donner plus de grâce à la forme imprévue d'un nœud.

Ses chapeaux de voyage, très-variés de forme, sont ornements de foulards assortis aux toilettes, et de guirlandes ou bouquets de fleurs artistiquement composés. Quant aux chapeaux de campagne, à passes plus larges, surchargés de fleurs, ils ont beaucoup de grâce et de coquetterie.

On peut s'en rapporter à l'habileté de madame Séguin, car tous ses chapeaux coiffent à ravir et embellissent toutes les femmes. (S'adresser rue des Colonnes, 4).

— Les jupons et tournures de la maison DE PLUMENT nous paraissent le complément indispensable des toilettes actuelles. C'est avec beaucoup de charme qu'ils soutiennent la croupe des robes et costumes, en leur donnant une haute élégance. Parmi les tournures indépendantes dont le choix est très-varié, nous distinguons trois formes parfaites: les tournures *Angot*, *Henri IV* et *Du Barry*, qui s'adaptent on ne peut mieux aux conformations les plus diverses.

Les jupons de la maison de Plument se divisent en deux catégories distinctes: il y a des jupons pour les robes à traîne, et d'autres pour les costumes de rue. De toutes les formes nouvellement éditées, nous conseillons, pour les toilettes habillées et longues, le jupon *Royal*, le jupon *Froufrou* et le jupon *Popillon*, qui vont également bien et rejettent l'ampleur des jupes en arrière.

Le jupon *Valentine* est exclusivement réservé aux costumes de rue; il donne beaucoup de grâce à la désinvolture.

La maison de Plument (rue Vivienne, 33) a depuis longtemps le monopole des jupons parfaits; toutes ses innovations n'ont pas d'autre but que l'élégance féminine.

SPÉCIALITÉS

C'est aux produits de parfumerie qu'appartient la mission de conserver la beauté des femmes le plus longtemps possible; aussi ne saurait-on apporter trop de soins dans le choix d'une maison de parfumerie hors ligne.

Sous ce rapport, la maison VIOLET mérite la plus entière confiance; ses produits sont d'une finesse incomparable et parfumés des plus exquis senteurs. Avant de partir en voyage ou à la campagne, il est prudent de s'adresser à la *Reine des Abeilles*, et de lui demander une collection complète de ses produits nouveaux, parmi lesquels nous ne saurions trop conseiller, dans l'intérêt de la beauté de nos lectrices, certaine série de produits à base de glycérine qui adoucit la peau, la rafraîchit, l'embellit, conserve l'émail des dents, la souplesse brillante des cheveux, et blanchit les mains en les embaumant.

Cette série se divise en eaux de toilette, savons exquis, crèmes froides pour le teint, pommades odorantes pour les cheveux, et eau dentifrice pour les soins de la bouche. Quoique très-supérieurs, ces nouveaux produits ne nuisent pas pour cela aux anciennes préparations qui ont fait la réputation de la maison Violet; nous voulons parler de la crème Pompadour, du savon et de l'eau royale de thridace.

Une nouvelle essence à succès auprès des gens du monde est la Brise de violettes.

L'éventail Printemps ne se trouve qu'à la *Reine des Abeilles* (boulevard des Capucines, 12), dont il est la propriété exclusive.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.
L. ROUVENAT *, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.